

riers qui rêvent une vie oisive, le *Guide* leur dit carrément : *Ne venez pas ici.*

Mais il invite les capitalistes, les industriels, et surtout les cultivateurs, à venir s'établir dans l'une ou l'autre des provinces confédérées, dont il fait l'histoire et donne, sur chacune d'elles, les renseignements statistiques nécessaires à connaître.

Cette brochure est en circulation en France et en Belgique, mais on nous informe qu'elle n'est pas assez répandue : ce n'est pas 5 mille exemplaires, ni 10 mille qu'il faut, c'est 40 à 50 mille qu'il serait nécessaire d'expédier en Europe.

En parlant de notre pays, en le faisant connaître au loin, sincèrement, sans poétiser le tableau, nous attirerons ici des milliers de familles honnêtes et laborieuses, qui remercieront plus tard le gouvernement des informations données, et travailleront avec nous à la grandeur et à la prospérité du Canada.

Que nos législateurs, actuellement en session, s'occupent de cette grande affaire, et activent la question auprès du gouvernement.

Quand faut-il annoncer ?

Il y a des marchands qui, lorsque le commerce languit, et que les bénéfices diminuent, font sentir le besoin d'économiser, et commencent par faire l'économie de leurs annonces. Il nous semble que c'est une très mauvaise manière d'entendre l'économie.

Autant vaudrait, en effet, sous prétexte d'économie, ôter l'enseigne du magasin, supprimer les voyageurs et congédier les commis. Car l'objet de l'annonce et son effet, lorsqu'elle est employée d'une manière intelligente, c'est d'attirer la clientèle. Or, est-ce bien une économie que de renoncer à un moyen d'attirer la clientèle, lorsque le commerce ne va pas. N'est-ce pas plutôt à ce moment qu'il faudrait au contraire prendre tous les moyens possibles pour cela ?

Un grand négociant des États-Unis disait à ce propos : C'est dans les temps de tranquillité que j'annonce le plus. Lorsque le commerce va bien, j'ai soin de tenir mon nom en évidence devant le public, et je profite comme les autres de l'activité des affaires ; mais lorsque les affaires sont dans le marasme, j'ai soin de faire des annonces bien appropriées, agencées de manière à frapper les yeux de la clientèle, et j'attire ainsi à mon magasin le peu d'affaires qui se font.

La *Lyre d'Or* est au service des annonceurs, industriels ou marchands, offrant une classe d'abonnés riches ou à l'aise, et une circulation très étendue dans le district d'Ottawa et ailleurs.

C'est le meilleur moyen.

Le *Messenger*, de Lewiston, s'adressant à ceux qui veulent se désabonner, donne la manière la plus prompte et la plus convenable pour faire cesser l'envoi d'un journal. Laissons-le parler :

"Il arrive assez souvent que des abonnés aux journaux canadiens se plaignent de ne pas réussir à faire cesser l'envoi d'un journal qu'ils ne désirent plus recevoir.

Il y a un moyen bien facile cependant, ce n'est pas d'aller trouver le maître de poste, le journal à la main, et de lui demander de le renvoyer.

Ce n'est pas non plus de laisser les numéros s'entasser dans un coin du bureau de poste, cela est malhonnête.

Le meilleur, ou plutôt le seul moyen, c'est de prendre courageusement une feuille de papier et d'écrire au propriétaire lui disant que son journal n'est plus désiré, et surtout de ne pas oublier d'inclure, en même temps dans la lettre, le montant des arérages ; c'est le fait d'un homme honnête, qui n'a pas honte de sa conduite."

On peut également utiliser le moyen de la *carte postale*, pour écrire cet avis, car le numéro expédié du journal n'arrive que rarement à l'édition, il est envoyé au bureau des lettres mortes, et le pauvre éditeur demeure ignorant de la volonté de l'abonné, et continue ainsi l'envoi de sa publication. La loi postale devrait être retouchée à ce propos, afin de rendre justice à tous les intéressés.

Nouveau Feuilleton.

Nous terminons avec le présent numéro de la *Lyre d'Or* l'émuant drame du Château des Abysses, de Raoul de Navary.

Le mois prochain, en attendant les œuvres promises par quelques-uns de nos Collaborateurs, nous commencerons la publication d'un roman historique d'une haute valeur autant que d'un irrésistible intérêt, au double point de vue de l'histoire du Canada et de la conception ; c'est une œuvre remplie de peintures vraies, vivantes du monde et du cœur, et dont le crayon hardi et créateur de l'auteur a su donner une forme tangible à cette conception idéale.

Cette œuvre a l'éclat du style, le charme du langage, la finesse du dialogue, la science très approfondie des mœurs et coutumes du pays, et le tout laisse chez le lecteur une impression aussi profitable que durable.

Comme ce roman est appelé au plus grand et au plus légitime retentissement, nous pri-